

418. c. 90. 119

H. DECAUX



# CHASSES EN ABYSSINIE

ILLUSTRATIONS DE R. DE LA NÉZIÈRE



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

~~1426~~ 1905

1-256

## CHAPITRE XXII

Chasse aux rhinocéros. — Position critique de Gabré. — Joli coup de fusil de l'Abyssin. — Un âne est happé par un crocodile. — Chasse aux crocodiles.

Au jour, Caron, qui pensait toujours à ses crocodiles, montra à ses camarades quelques-uns de ces animaux rangés autour du cadavre de l'un d'eux flottant à la surface du lac, et qui semblaient guetter les vautours qui tournoyaient au-dessus.

« Est-ce que nous n'allons pas essayer d'en tuer quelques-uns ? »

— Si cela te fait plaisir, je veux bien y employer notre journée; mais je te ferai remarquer que nous pourrions toujours retrouver les habitants du lac, qui ne sauraient s'éloigner beaucoup, tandis que les rhinocéros qui nous ont été signalés, et que nous avons aperçus hier, peuvent filer à l'autre bout du désert danakil, et alors adieu les belles cornes.

« Tu as raison. En route donc pour la chasse aux rhinocéros. »

A huit heures tout le monde était prêt. Pour la circonstance, Noël, Gabré et Warko enfourchèrent chacun

un mulet, de façon que la petite troupe pût avancer rapidement, et l'on prit la direction qu'avaient paru suivre la veille les animaux aperçus à la lorgnette par Charles et Georges.

Le mulet de bât dont nous avons parlé, et qui suivait partout celui de Charles, avait été chargé de couvertures et de provisions pour les hommes et les montures. Il se mit près de Waker et ne le quitta plus. A midi on s'arrêta pour déjeuner et laisser reposer les mulets. Caron grimpa sur un arbre élevé, mais ne put rien distinguer, à cause de la végétation, qui paraissait plus fournie et qui dissimulait tout gibier. A deux heures, on se remit en selle, et la chasse recommença. Gabré et Warko occupaient chacun une aile de la petite troupe, qui avançait de front, et examinaient soigneusement le sol afin d'y trouver les traces des animaux que l'on cherchait. Vers cinq heures, Gabré, sautant lestement à terre, fit signe aux chasseurs d'approcher, et il leur montra des fumées récentes qu'il affirma provenir des rhinocéros. Aussitôt on avança avec plus de circonspection, et les deux Abyssins prirent une avance d'une centaine de mètres sur leurs maîtres, après avoir confié leurs mulets à Noël. A six heures et demie, aucun indice nouveau n'avait permis de supposer qu'on approchait du gibier, et les chasseurs furent tous d'avis de profiter de la dernière heure du jour pour dîner et préparer le gîte.

Les Abyssins eurent vite fait de couper quelques brassées d'herbe, qui fut étendue au pied d'un arbre pour servir de matelas. Les mulets furent attachés à des arbrisseaux qui avoisinaient la couche, et, après un frugal dîner, chacun, s'enroulant dans sa couverture, s'endormit vivement, grâce à la fatigue, sous la garde d'un des hommes,

auxquels de Waker recommanda la plus grande vigilance pendant leurs deux heures de faction.

La nuit fut tranquille, et au jour tout le monde fut vite debout. Ils mangèrent un morceau et donnèrent une poignée d'orge aux mulets, puis ils se mirent en selle, à l'exception de Warko, qui désira prendre les devants et qui se fiait plus à ses jarrets, en cas de danger, qu'aux jambes de son mulet.

Vers onze heures, de nouvelles fumées furent rencontrées, et cette fois elles paraissaient fraîches, du matin même; aussi les chasseurs sautèrent à terre, et, confiant leurs montures à Noël, ils continuèrent la poursuite à pied. Noël suivait de loin avec les bêtes. Pendant une heure on marcha sans rien voir, puis tout à coup Warko apparut et raconta qu'il venait d'apercevoir trois rhinocéros couchés sous un épais buisson d'épines, où ils devaient sans doute passer la plus grande partie du jour à se garantir des rayons brûlants du soleil.

Déjà Caron partait dans la direction, mais Albert, le rappelant, s'écria :

« Il est midi, et je meurs de faim et de soif; nous sommes en de mauvaises dispositions pour nous attaquer à d'aussi formidables adversaires. Je propose d'attendre Noël et de déjeuner le mieux possible. Après une heure de repos nous irons retrouver notre gibier, qui ne doit pas se douter de notre approche, et, s'il nous charge, nous aurons alors un peu plus de jambes que maintenant pour nous sauver et grimper aux arbres. Qu'en pense le capitaine Charles? »

— Je suis de ton avis. Voici Noël, mangeons d'abord, et à deux heures nous retrouverons les rhinocéros. »

Chacun fit honneur au déjeuner. Puis, après avoir en-

travé les mulets, qu'on laissa sous la surveillance de Noël, les cinq hommes s'acheminèrent lentement vers l'endroit où dormaient les pachydermes.

« Tirez sous l'œil ou sous le bras, dit Charles à ses amis, et surtout, si vous les voyez courir sur vous, grimpez vivement sur un gros arbre; car ces brutes sont d'une force herculéenne et briseraient comme du verre un bali-veau de la grosseur de la cuisse. »

Après une demi-heure de marche, Warko fit signe d'arrêter et montra aux Européens les rhinocéros qui dormaient tranquillement, tandis que leur queue battait leurs flancs épais pour en chasser les mouches.

« Nous sommes un peu loin pour les tuer d'ici, murmura Charles; approchons jusqu'à ces buissons qui sont à trente mètres d'eux, et surtout pas de bruit. »

Avec une prudente lenteur, tous s'avancèrent encore de quelques pas, mais Gabré, qui se glissait vers la gauche du fourré, laissa tomber son couteau. Au bruit du choc de l'acier contre une pierre, les trois mastodontes se relevèrent en un instant et fondirent sur lui.

« Feu! feu! » cria Charles.

Quatre coups de fusil se succédèrent bientôt, suivis d'une nouvelle salve. Un des pachydermes gisait sur le sol, mais les deux autres chargeaient vigoureusement Gabré, qui détalait à toutes jambes vers un gros arbre dont le tronc noueux lui permettait une prompte retraite. Il atteignit enfin ce refuge et fut en haut avec l'agilité d'un singe. Les deux poursuivants frappaient le tronc de leur museau formidablement armé, et faisaient trembler le feuillage à un tel point que Gabré craignit qu'ils ne parvinssent à renverser son perchoir, et se mit à pousser des cris de détresse.

« Nos balles blindées auront raison de ces deux brutes, murmura Charles, mais il ne faut pas les manquer; car je ne vois pas à proximité d'autre arbre assez robuste pour nous porter et nous défendre de leurs atteintes. Heureusement cet animal y voit peu, et en faisant de brusques crochets on peut l'éviter, mais pas pour longtemps: son odorat très subtil lui fait vite retrouver son ennemi, et malheur à celui qu'il attrapera! »

Un coup de feu l'interrompit. Gabré, qui n'avait pas lâché son fusil Gras, venait de tirer sur un des rhinocéros, et sa balle lui avait brisé l'extrémité du museau, augmentant encore sa fureur.

« L'arbre va tomber, morbleu, s'écria Albert; avançons et tirons vite, car dans deux minutes il sera trop tard. »

Les chasseurs approchèrent en courant jusqu'à cinquante mètres du refuge de Gabré; mais il était très difficile de viser les deux pachydermes, qui tournaient sans cesse autour de l'arbre en le frappant continuellement de leurs cornes.

Un deuxième coup de feu de Gabré eut un meilleur résultat que le précédent: en venant frapper perpendiculairement le colosse à la naissance du cou, la balle se fit jour à travers un des plis de la nuque et le foudroya pour ainsi dire sur place.

Il était temps: l'arbre déraciné tombait sous l'effort du dernier survivant, et Gabré n'eut que le temps de sauter derrière celui qu'il venait de tuer, et contre lequel il se dissimula, tandis que le rhinocéros, fou de rage, plongeait dans le feuillage, cherchant son invisible ennemi.

« Voilà le moment critique, murmura Charles; attention, vous autres; si je le manque, tirez-lui dans les jambes toutes les balles de votre magasin, ou Gabré est perdu. »

Le jarret tendu, le bras immobile, le hardi chasseur suivait du bout de sa carabine les mouvements du rhinocéros. Profitant du moment où l'animal aspirait l'air pour sentir son ennemi, il lui envoya une balle blindée dans la direction de l'œil. Sous le choc formidable du coup, l'animal vacilla sur ses jambes et tomba un instant à genoux; mais, se relevant plus furieux que jamais, un œil crevé et la tête rouge de sang, il se précipita sur le nuage de fumée qui était sorti de la carabine de Charles.

Celui-ci fit un bond de côté, et au même moment ses compagnons faisaient un feu roulant sur les jambes du monstre, qui s'abattit enfin, les membres brisés, à quelques mètres de l'endroit où gisait le premier tué.

« Sapristi! il a la vie dure, dit Caron à Charles. Regarde: ta première balle lui a crevé un œil et fracassé tout un côté de la tête: il a entre les jambes de derrière un trou à y mettre une orange, et plus de dix autres blessures, et il vit encore. Quelle masse! Il est gros comme un petit éléphant!

— Oui, répondit Charles, et remarquez que cet animal n'a pas du tout la même apparence que ceux que vous avez pu voir dans les ménageries. Au lieu de ces écailles énormes de peau qui leur forment une carapace, il a la peau presque lisse. De plus, il a deux cornes sur le nez, dont une a le double de hauteur.

— En effet, dit Téry, ils sont bizarres, et je n'en ai jamais vu de semblables.

— Quelle journée, mes amis! Trois rhinocéros sans un accident, c'est superbe. Nous allons détacher les cornes de nos victimes; mais, si vous m'en croyez, nous conserverons entière la tête des deux premiers; ce seront d'admirables souvenirs de cette journée.

— Oui, oui, répondit Charles, mais je voudrais aussi quelques beaux morceaux de peau. Je ne sais trop comment nous nous y prendrons pour cela, car jamais nos couteaux n'entameront une telle cuirasse, qui doit avoir au moins quatre centimètres d'épaisseur.

— Mais, reprit Caron, nous avons les excellentes scies qui sont jointes aux lames de nos eustaches; elles vont nous permettre d'exaucer ton désir. Nous avons du travail pour une matinée, et il va falloir défendre notre butin contre les maraudeurs nocturnes. Si ces deux-là sont près l'un de l'autre, le troisième est à deux cents mètres, et jamais nous ne pourrons le transporter près de ses deux camarades. »

Charles répondit aussitôt :

« Que fais-tu donc des mulets? Nous allons attacher les longes aux quatre pattes de ce gros père, et nos braves bêtes vont nous l'amener doucement jusqu'ici en le traînant sur le sol.

« Warko va aller chercher Noël et les bêtes, pendant que Gabré va se remettre de ses émotions en buvant un bon verre de rhum. »

En entendant prononcer ce mot, l'Abyssin découvrit ses dents blanches dans un large sourire, et tendit à son maître le quart d'étain qu'il portait, comme tous les gens de la caravane, à sa ceinture. Charles lui versa une large rasade, que le noir avala d'un seul trait.

Une heure après, Noël arriva. On attela aussitôt les mulets aux jambes du rhinocéros, qui fut amené, non sans difficultés, près de ses deux compagnons.

Puis chacun s'occupa d'apporter près des cadavres la plus grande quantité de bois possible. Un bon feu fut allumé, et une tranche de rhinocéros embrochée par Noël

fut grillée convenablement. L'appétit des chasseurs leur fit trouver ce rôti assez bon, mais il ne les enthousiasma pas. Roulés dans leurs couvertures, ils s'endormirent aussitôt après leur repas. Toute la nuit leur sommeil fut troublé par le concert des hyènes et des chacals, que le feu soigneusement entretenu par les sentinelles tint cependant éloignés.

La matinée du lendemain fut employée à décapiter les rhinocéros et à prélever sur les carcasses de longs morceaux de peau. Tous les arbres, tous les buissons qui environnaient l'endroit du dépeçage étaient couverts d'oiseaux de proie de toutes les grandeurs, et Caron put à loisir augmenter sa collection de plumes.

Dès que la besogne fut terminée, on déjeuna, et à trois heures la petite troupe quittait l'horrible charnier pour reprendre le chemin du campement, laissant ainsi aux carnassiers de la brousse la substance d'un splendide festin.

« Nous avons l'air de bouchers, dit en riant Téry; nos vêtements sont souillés de sang, et le mulet de bât, avec ses dépouilles sanglantes, est écœurant à voir.

— Oh! répondit Charles, nous pourrions faire faire notre lessive dans les eaux du lac, et le soleil aura vite fait de sécher les crânes et la peau de notre gibier. »

On arriva au camp sans aventure nouvelle. Woundemou vint aussitôt avertir ses maîtres qu'un des ânes, en allant boire, avait été happé par un crocodile, qui l'avait aussitôt entraîné au fond du lac. Charles donna des ordres pour que dorénavant les animaux fussent tenus éloignés du lac, et on décida de tuer le plus possible de ces monstres amphibies.

Le matin, avant le jour, on ficha un piquet en terre à



Les deux poursuivants frappaient le tronc de leur muflé formidablement armé.



Les deux poursuivants frappaient le tronc de leur mufle formidablement armé.